

PISTES DE TRAVAIL À PARTIR DES RESSOURCES DES MUSÉES DE MULHOUSE SUD ALSACE

Travailler la mémoire.

S'il est une ville où le sens et le souci du patrimoine lié à l'histoire du travail sont particulièrement honorés, c'est bien la ville de Mulhouse, qui propose notamment la plus forte concentration de musées techniques ou scientifiques d'Europe, où sont « conservées » et données à voir les traces d'une histoire économique très riche.

Le remarquable dossier réalisé par Virginie Crupel, professeure d'histoire-géographie et professeure relais pour la DAAC dans les Musées Mulhouse Sud Alsace, dessine un tableau dûment renseigné et actualisé des ressources muséales, culturelles et architecturales disponibles dans le bassin mulhousien.

En tant que contribution à la question des « patrimoines, représentations et mémoire du travail » inscrite au programme de la classe de Terminale en enseignement facultatif d'histoire des arts, nous formulons le souhait que ce beau travail suscite l'intérêt des équipes de professeurs et des lycéens engagés dans cet enseignement, en Alsace et au-delà. Nous formulons également le souhait qu'il incite les équipes de professeurs impliquées dans l'enseignement d'histoire des arts en collège à construire et mettre en œuvre des séquences appuyées sur ces ressources locales riches et variées.

Catherine Lallement, IA-IPR d'histoire-géographie et histoire des arts
Jean Michel Koch, IA-IPR d'arts plastiques et histoire des arts.

Programme d'histoire des arts option facultative en Terminales :
Le Patrimoine, des Sept Merveilles du monde à la liste du patrimoine mondial
patrimoines, représentations et mémoire du travail

Extraits du programme :

Représentation du travail humain : représentation artistique du travail.
Sites, bâtiments, dispositifs et objets fonctionnels aujourd'hui conservés, protégés et valorisés en tant que patrimoine, voire pour certains au titre du patrimoine mondial de l'UNESCO.
Valeur patrimoniale que recouvre un environnement quotidien, statut d'un tel patrimoine, poids de la mémoire que ce patrimoine véhicule : **mémoire d'une activité humaine** et **d'une condition sociale**, mais aussi **de gestes** donc certains se transmettent aujourd'hui encore.
Rapport à l'art qu'entretiennent le patrimoine et la mémoire du travail : dans le vocabulaire ou comme source d'inspiration pour les artistes.

Dossier réalisé par **Virginie Crupel** — Professeur d'histoire géographie
Enseignante relais missionnée par la **DAAC** auprès des musées de Mulhouse Sud Alsace
Virginie.Crupel@ac-strasbourg.fr



1. LIEUX, SITES INDUSTRIELS, PATRIMONIAUX CONSERVÉS ET/OU TRANSFORMÉS

Mulhouse offre un très grand nombre d'exemples de sites industriels conservés, transformés voire rénovés en musées et/ou écomusées qui sont autant de témoignage du patrimoine du travail que de la mémoire d'une activité humaine en voie de disparition :

■ **Wesserling** (bâtiments, machines, collections sur mesure). Un site de 41 ha dont près de 80000 m² de bâti.

Historique :

Ancienne résidence de chasse bâtie en 1637 par le prince-abbé de Murbach, transformée en château entre 1699 et 1705 par Philip Eberhart von Loewenstein et c'est là qu'en 1762 Jean-Mathias Sandherr a fondé la manufacture de Wesserling. À partir de 1783, la Senn, Bidermann et Cie en prend le contrôle tandis que la gérance est assurée sur place par Jean-Joseph Johannot, Jean-Henry Bourcart (gendre de Nicolas Koechlin, retiré de la manufacture en 1802 et qui fonde avec son gendre Nicolas Schlumberger une entreprise installée à Guebwiller), le coloriste Jean Koechlin pour la partie fabrication et A. Leenhardt pour toute la partie négoce de toiles. En 1786, elle obtient le titre de **Manufacture royale**. En 1789 elle employait plus de 700 personnes et possédait 188 tables d'impression pour le travail à la main.

Dès 1820, Wesserling réalise le premier exemple d'intégration complète de transformation du coton et de fabrication des toiles. Ses filatures assurent désormais la fourniture de l'ensemble des besoins des tissages en filés. Manufacture Gros, Davillier, Roman C^{ie}.

Nouvelle filature construite entre 1823 et 1826, l'entraînement des métiers est assuré par une énorme roue hydraulique construite en Angleterre (Manchester). Effort éducatif avec construction d'écoles : en 1843-1844, bilan très positif car 92% des hommes et 80% des femmes savent lire et écrire le français dans la vallée de la Thur.

En 1865, la société devient une société en commandite par actions, Gros, Roman, Marozeau C^{ie}.

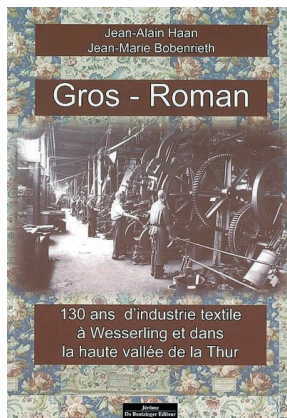
En 1863, arrivée du train et du télégraphe.

Wesserling offre **le premier exemple d'intégration dans l'industrie textile**.

Espace de production textile industrielle, de production textile artisanale (pavillon des créateurs et des métiers d'art), espaces de logistique textile et de commercialisation (magasins d'usines et bâtiments logistiques, espace de création (ateliers d'artistes))...

Le site est sauvé de la ruine grâce à son rachat par le Conseil Général en **1986**.

La réhabilitation des jardins initiera la renaissance d'un site qui de friches est aujourd'hui un ensemble patrimonial industriel unique en France grâce à la création d'un **Écomusée textile de Haute Alsace** avec l'espace Gros Roman : chaîne complète de fabrication d'une indienne reproduite. Démonstrations faisant revivre rouets, métiers et planches à imprimer. Vitrites sonorisées et maquettes qui font revivre le lieu (histoire du coton).



Collection industrielle au 20^e siècle accumulée grâce à la liquidation de l'entreprise en 2003 : matériel de laboratoire, collection d'échantillons de tissus, chaîne d'impression, atelier de gravure et de sérigraphie et des milliers d'objets entrant dans la fabrication du tissu.

■ **Musée de l'automobile** installé dans une ancienne filature de laine peignée créée en 1880 (640 ouvriers spécialisés dans le peignage, teinture, filature et retordage de laine, propriétaires = Heilmann, Koechlin, Kuneyl et C^e (= HKD). Bâtiment à sheds qui deviendra le musée Schlumpf.

Fritz Schlumpf y installe sa fabuleuse collection de 437 voitures de 97 marques différentes. Garnie de 800 lampadaires identiques à ceux du pont Alexandre III, la grande salle présente, sur 17 000 m², ces automobiles agencées par grandes périodes regroupées en trois principaux espaces : l'Aventure Automobile, la Course Automobile, les Chefs-d'œuvre de l'Automobile. La Cité de l'Automobile, avec cette collection unique au monde, s'apparente à un « Louvre des automobiles ».

1911 extension du site jusqu'au canal et construction du bâtiment à trois niveaux en briques dédié à toutes les opérations de la laine. Création du musée Schlumpf en 1966, devenu musée national en 1982.

■ **Musée du Papier Peint de Rixheim** installé dans une ancienne commanderie construite de 1734 à 1738 pour l'ordre teutonique par l'architecte Jean-Gaspard BAGNATO, un des premiers bâtiments de style français. Bâtiment nationalisé en 1790. La présence de l'industrie du papier peint à Rixheim commence avec l'installation en 1797 de la manufacture Hartmann Risler & C^{ie}, en 1804 avec la manufacture Zuber & C^{ie} dans l'ancienne Commanderie de l'Ordre Teutonique. Ailes transformées à des fins industrielles au 19^e siècle et ajout de nouvelles constructions pour la partie mécanique. Monument historique abritant aujourd'hui le musée, l'hôtel de ville de Rixheim et la manufacture Zuber. Les platanes du début du 19^e siècle ombragent une cour dessinée par un décorateur d'opéra, Charles CICERI en 1828, tandis qu'à l'arrière du bâtiment s'étend un jardin à l'anglaise tracé par Jean KOECHLIN-DOLLFUSS pour remplacer le jardin français original.

Face au risque de fermeture, le CNRS inventorie les collections, complètes depuis 1810, ensemble d'une rare cohérence, sans équivalent. D'où la décision de l'État et des collectivités, en collaboration avec le MISE de créer un musée qui ouvre ses portes en **1983**. Aujourd'hui, les collections sont la propriété de la Ville de Rixheim tandis que la gestion reste le fait d'une association. Collection de plus de 130000 papiers peints régulièrement enrichie, archives uniques de l'entreprise Zuber, matériel de fabrication représentatif des différentes étapes de la production.

Le Musée du papier peint a une triple mission :

- conserver et restaurer les témoignages du passé et du présent pour devenir la mémoire du papier peint
- présenter au public ces documents, en particulier sous forme d'expositions thématiques régulièrement renouvelées
- développer une recherche autour des documents conservés.

■ **Musée dans un bâtiment rénové, la Kunsthalle ou Fonderie.**

Inauguré en mars 2009, le Centre d'art contemporain de Mulhouse investit un espace de 600m² au deuxième étage de **La Fonderie**, ancienne fonderie mécanique de la SACM (Société Alsacienne de Construction Mécanique). Un bâtiment en béton armé, technique rarement utilisée dans ces proportions, achevé en 1924 qui signale la persistance d'une aventure industrielle qui a fortement marqué l'histoire mulhousienne et qui puise ses origines dans la première partie du XIX^e siècle. La grande nef qui mesure 100 mètres de long, 42 mètres de large et 15 mètres de haut a été conçue par l'architecte Paul Marozeau en 1922, marquant à cette époque la volonté de la SACM de relancer fortement ses activités au sortir de la Grande Guerre (1914-1918) et voulant s'inscrire avec cette nouvelle fonderie mécanisée dans le concept d'« usine moderne ». Baptisé « cathédrale » en raison de son architecture industrielle hors du commun, cet atelier immense s'appelait *D'Giesserei*. Ce caractère novateur et ambitieux justifie en partie **l'impérieuse nécessité qu'il y a eu à sauvegarder cet élément de patrimoine**. Utilisée en tant que telle jusqu'en **1961** le bâtiment a heureusement échappé à la destruction qui lui était promise au seuil des années 1990. La détermination des défenseurs du patrimoine soutenus par le journal régional de Mulhouse, *L'Alsace*, a permis de sauver le bâtiment de la logique de destruction qui depuis les années 70 avait fortement entaché le devoir de mémoire à Mulhouse. La Fonderie s'inscrit donc comme l'affirmation qu'on ne peut pas faire table rase du passé mais aussi, comme la volonté de s'appuyer sur l'histoire et le passé pour imaginer l'avenir.

C'est le cabinet d'architectes MONGIELLO & PLISSON (2007) qui s'est chargé de restructurer ce bâtiment en mettant en valeur son ossature en anse de panier et sa majestueuse nef centrale desservant les différents espaces.

Aujourd'hui, la Fonderie amorce une nouvelle vie et regroupe plusieurs entités : la Faculté des sciences économiques, sociales et juridiques (FSESJ), la Bibliothèque de l'Université et de la Société Industrielle (BUSIM), la section économique et sociale du Service Commun de Documentation de l'Université de Haute-Alsace, un restaurant universitaire, le Centre de Recherche sur les Économies, les Sociétés, les Arts et les Techniques (CREAT), les Archives municipales et de l'Agglomération mulhousienne et la Kunsthalle Mulhouse, centre d'art contemporain et ses ateliers pédagogiques d'initiation artistique.

Un peu d'histoire :

La Fonderie offre sur près de deux siècles un résumé de l'histoire industrielle de Mulhouse. Fondée par André Koechlin en 1826 pour équiper en machines textiles une industrie locale en pleine expansion, elle connaît une croissance remarquable et diversifie ses productions pour livrer des turbines, machines à vapeur et locomotives. C'est une entreprise puissante et performante qu'André Koechlin, avant de se retirer, fusionne en 1872 avec l'Usine de Graffenstaden pour former la **Société alsacienne de constructions mécaniques (SACM)**. A l'apogée du début du XX^e siècle, succèdent davantage de difficultés liées aux conflits franco-allemands, à la crise des années 1930 ou aux restructurations du groupe. Mais lorsqu'éclate la crise de l'industrie textile au début des années 1950, la reconversion partielle de la Fonderie dans la fabrication de moteurs diesel semble lui donner un nouvel avenir. Néanmoins, elle est peu à peu marginalisée dans une SACM qui s'oriente de plus en plus vers l'électronique et le nucléaire, puis finalement sacrifiée lorsqu'il faut assumer les pertes liées à l'échec de la filière nucléaire française (graphite-gaz) et démanteler la SACM (1965). Derrière des espoirs de redressement, se cachent en réalité des évolutions inquiétantes à partir de 1972 dont les effets se font sentir avec brutalité à partir du second choc pétrolier (1979-1980). L'arrêt de fabrication du matériel textile (1986), la reprise par le Finlandais Wärtsilä (1989-1992), la fermeture de la fonderie (1997), l'arrêt de la fabrication des moteurs diesel (2004) jalonnent une histoire où plans de redressement et vagues de licenciement se sont succédé sans répit. Le déclin inexorable de la Fonderie est représentatif de la désindustrialisation subie par la région mulhousienne dans la seconde moitié du XX^e siècle.



Source de la photo [ici](#) (Site du cabinet d'architectes qui propose des photos avant et après, des vidéos, des plans et de très nombreux documents...).

Une Visite patrimoine de deux heures est par ailleurs proposée par la Kunsthalle. Voir page 9 du document — **Éventail des visites à thèmes. Collèges Lycées** — téléchargeable [ici](#).

■ **L'Écomusée** créé à l'initiative de Marc Grodwohl en 1984 avec la restitution de 19 maisons et la mise à disposition de terrains vacants sur les friches de la mine de potasse Rodolphe (commune d'Ungersheim) donne à voir le patrimoine du travail d'antan, présenté en fonctionnement, mis en scène avec des maisons qui évoquent des activités artisanales comme la tonnellerie, moulin, charron, poterie, scierie, barbier, forge, distillerie, boulangerie, cordonnerie, atelier mécanique, pêcheur, charpentiers (plancher des traces).

Conservatoire d'architecture rurale entre le 15^e et le 20^e siècle, le musée est pensé comme un village de 74 bâtiments. Collection anthropologique qui suit une logique de programmation qui lui est propre, forte pression patrimoniale, dons (mémoire alsacienne).

■ Musée de l'Impression sur Étoffes

Amorce créée en 1858 avec le musée du dessin industriel car, dès 1832, des demandes sont faites aux manufacturiers d'envoyer leur production afin de les mettre à disposition de la profession. Très vite de milliers d'échantillons de coton imprimé, de dessins ou d'empreintes s'accumulent. Ce premier musée privé et à vocation professionnelle est sans domicile fixe, déménageant plusieurs fois dans Mulhouse.

Le bâtiment qui abrite le musée a été construit entre 1880 et 1883 par l'architecte suisse François-Louis de Rütté. Rénové dans sa forme actuelle en 1997. Banque d'images textiles, 6000 volumes (= grands dormants). Acquisition en 2001 du Fonds de Texunion qui a permis d'enrichir la collection de 3600 livres nouveaux. Depuis 1960, outils et machines d'impression ont été rassemblés. Projet de présentation technique pour chaque époque complétée par dessins, chimie des colorants par les textiles réalisés.

Le parcours muséographique privilégie une technique par étage : au rez-de-chaussée = impression à la planche, et en relief au 18^e siècle, au premier l'impression aux rouleaux de cuivre et leurs grandes machines placées par ordre chronologique (machine Lefèvre 1809, 1 rouleau, 1852 machine A. Koechlin, 4 rouleaux, début 20^e, machine à échantillonnage de Bâle avec un petit rouleau, plus machines à coudre, perrotine ou machine à mécaniser l'impression à la planche dont le brevet date de 1832) second étage = impression au cadre plat et rotatif du 20^e pas réalisé faute d'argent. Importante collection textile enrichie par dons et achats successifs expl. don de Sonia DELAUNAY (586 échantillons de ses étoffes simultanées). Collection de mouchoirs imprimés entre le 18^e et le 21^e siècle plus de 2000 numéros.

Source : *Mulhouse, les musées des temps modernes*
Éditeur : La Nuée bleue, 2009

■ Patrimoine industriel mulhousien en l'état ou rénové



C'est en 1800 que Daniel Dollfus crée Dollfus-Mieg et Cie (**DMC**) sur le ban de Dornach, tout près de Mulhouse. L'usine s'étend et, en 1812, une filature géante est construite à Mulhouse. Celle-ci existe toujours, alors que tous les bâtiments de Dornach ont disparu. Le site actuel regroupe pour l'essentiel des bâtiments en brique de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle et affiche une belle homogénéité : peu de formes architecturales, des bâtiments à usage strictement industriel (sheds et blocs en forme de barre essentiellement). Au sein de cet ensemble d'une grande sobriété, le réfectoire, alliant briques et bois, et le bureau central, à la façade en briques bicolores, marquent leur différence et affichent une belle élégance.

En 1870, tout près de cette filature, se sont construits les premiers sheds, ces bâtiments à un seul niveau dans lesquels peuvent prendre



place de très lourdes machines et qui sont munis de toitures en dents de scie. Ils ont été démolis depuis lors. Sur le site, il existe encore de nos jours de vastes étendues de sheds. Ceux qui ont été bâtis en 1893 -1894 pour le blanchiment, la teinture et les apprêts sur 171 m de longueur en constituent une bonne illustration. À partir de 1902, apparaissent de grands blocs, voire des barres géantes, qui ont tous quelques points en commun : des décors très simples, de très grandes fenêtres afin que les ateliers bénéficient au maximum de la lumière naturelle, des toitures terrasses, des fondations en béton et enfin des élévations en brique.

C'est le cas du bâtiment 75 qui regroupait des ateliers aux spécialisations diverses, assurant à DMC la possibilité d'être autonome. Sur trois niveaux se déployaient entre autres des ateliers de montage, de rabotage, de serrurerie de ferblanterie, d'affûtage, une forge, un atelier de réparation pour les locomotives et les wagons – pour le petit train qui circulait entre les ateliers –, un atelier d'ajustage, une menuiserie – les meubles des bureaux

de l'entreprise étaient fabriqués ici –, un atelier de peinture, un magasin de pièces détachées...

C'est aussi le cas du plus septentrional du site, sorti de terre en 1913 avec des champs pour seul horizon... Servant à l'époque au finissage, il a la particularité d'être,

avec ses 229 m de longueur et ses 35 m de largeur, le plus grand bâtiment industriel d'Alsace jamais construit. C'est ainsi qu'il possède 196 fenêtres, qui pour celles du rez-de-chaussée, mesurent 3 m de largeur et plus de 4 m de hauteur. 2000 ouvriers pouvaient travailler au sein de cet élégant bâtiment en brique, un matériau qui colore en rouge tout le site.

En 1961, DMC fusionne avec l'entreprise Thiriez-Cartier-Bresson et adopte l'emblème de celle-ci, la tête de cheval. Le cheval tourne juste la tête dans l'autre sens. Cela représente l'un des signes d'un changement profond pour DMC : la fin de son indépendance et de son caractère spécifiquement mulhousien. Il existe désormais le groupe DMC, d'une part et l'usine de Mulhouse, d'autre part. La fusion entraîne la modernisation de l'appareil de production et permet de gagner en dynamisme et ce, jusqu'aux années 1980. Mais les chocs pétroliers successifs entraînent une diminution des commandes et le premier plan social qui est mis en place en 1985 en inaugure toute une série. L'usine est encore en activité aujourd'hui et compte environ 150 personnes.

L'entreprise DMC s'est, depuis 2007, recentrée sur une partie du site, environ 7 hectares. C'est ainsi que la SERM (Société d'Équipement de la Région Mulhousienne) a acquis pour le compte de la communauté d'agglomération, aujourd'hui M2A (Mulhouse Alsace Agglomération), les 10 hectares restants comprenant une surface de 100 000 m² de planchers. En 2008 la Ville de Mulhouse a lancé un programme de reconversion du site et de son quartier pour un périmètre de 75ha. C'est la réponse apportée par l'équipe Reichen et Robert & Associés qui a été retenue en décembre 2010. Celle-ci inscrit comme objectif de faire de DMC un nouveau lieu d'attractivité pour Mulhouse et son agglomération en valorisant le patrimoine bâti et paysager, en faisant du développement durable une ambition, en privilégiant la mixité des fonctions et en ouvrant sur les quartiers environnants – quartier Briand notamment – et sur la ville en général.

Source plaquette : *Laissez-vous conter Mulhouse. La grande aventure DMC* réalisée par la Mission Ville D'art et d'Histoire de Mulhouse.

Bâtiment 63



Un peu d'histoire :

À l'origine, l'entreprise produit des indiennes. Ces cotonnades aux couleurs vives, initialement importées d'Orient, suscitent un véritable engouement et s'arrachent à prix d'or. Avec, dès 1800, 150 tables d'impression, c'est une grande entreprise : la plupart des autres manufactures d'impressions n'en possèdent guère qu'une cinquantaine. Petit à petit, DMC diversifie ses activités. À la fin des années 1860, DMC, géant de l'industrie textile française, ne trouve plus de concurrents que parmi les grandes maisons anglaises. Une nouvelle production est lancée à partir de 1841, celle du fil.

En 1812, DMC assure donc tous les stades de production d'un tissu : c'est une entreprise intégrée. Cela lui permet de conquérir rapidement une place de choix sur le marché mondial de l'indienne. DMC fabrique des tissus d'ameublement mais se concentre rapidement sur le tissu pour robes.

Cette activité, qui ne fournit encore que 2% du chiffre d'affaire en 1850, a par la suite fait la fortune de DMC et perdure aujourd'hui encore, tandis que l'impression, activité historique, est abandonnée en 1888 et que le tissage, qui n'est plus concurrentiel, cesse à son tour en 1898.

■ Transformation de certains bâtiments exemple 1 : à la Fonderie, La Menuiserie

Bâtiment de forme rectangulaire (30 m par 60 m soit 1 800 m²), structure en charpente métallique et bois, façade ornée en briques rouges et jaunes. Trois niveaux baignés de lumière naturelle par quelque 144 baies vitrées construit en 1886 et appelé La Menuiserie. C'est l'un des plus anciens bâtiments de la Fonderie.

Projet de la municipalité de faire des 50000 m² de la Fonderie l'un des quartiers plus dynamiques de la ville, mêlant habitat, zone économique et université. «C'est un site plus facile et plus intéressant en termes de situation grâce au succès de l'Université et au projet du site industriel avec le **Km0** comme pilier économique du secteur», ajoute l'architecte Jean-Marc Lesage. L'ossature métallique de ce bâtiment daté de 1886 offrira une solide base aux trois niveaux de lofts qui disposeront d'un ascenseur. Sur le toit du bâtiment seront construits plusieurs penthouses (maisons sur le toit) et des cellules photovoltaïques, puisque le projet a été pensé dans un esprit de développement durable.

La très grande hauteur sous plafond permet d'envisager tout type d'aménagements. La partie Ouest du bâtiment est dédiée à l'habitat, la partie Est réservée à l'activité bureautique.

Trois types de logements y seront proposés : 36 lofts de 70 à 200 m² en duplex ou triplex, à usage d'habitation/bureau et ateliers d'artistes, ouverts sur un patio végétalisé et des espaces verts ... Au rez-de-chaussée, des duplex avec terrasse et jardin partagé, qui pourront aussi être utilisés en bureau, détaille Jean-Marc Lesage. Au premier étage, des duplex avec balcon en surplomb et mezzanine. Enfin, au deuxième étage, des duplex et des triplex avec terrasse.



Une zone d'activités proposera un restaurant de 800 m² avec une terrasse à ciel ouvert au 3e niveau et une salle de sport.

La rénovation a été confiée au cabinet Drlw qui a déjà de l'expérience dans l'art de transformer un bâtiment d'origine industrielle en logements, ce sont eux qui ont réalisé l'opération Manurhin, il y a 6 ans (la Manufacture 340, 52 lots). L'ensemble s'appellera L'Atelier.

Source [ici](#)

■ Exemple 2 : Porte Jeune

Qui doit son nom à une famille noble Jung qui habitait à proximité. Cette porte devient un carrefour et une immense usine s'y est installée en **1811**. Friche industrielle appelée **DENTSCHE** en plein centre-ville suite à la disparition d'une usine textile, la Société cotonnière de Mulhouse aussi appelée **SCHLUMBERGER** et Fils en 1930. Une société civile est créée pour louer une partie des locaux à diverses entreprises dont **CLEMESY**. Après la SGM, le site intéresse urbanistes et architectes. La Ville acheta le site de la **DENTSCHE** en 1955 et travaux commencèrent sur la place de l'Europe (parking excavé et tour). La place avec les blasons de 43 villes d'Europe fut inaugurée en **1966** et la tour terminée en **1973**.

Mais en raison des dégradations, du fait qu'elle était verglacée en hiver, la place a été détruite et remplacée par le centre commercial Porte Jeune en 2008. Au pied de la tour, une sculpture monumentale intitulée *Pour l'Europe* réalisée par le sculpteur

mulhousien CHARLES FOLK (symbolisant les 6 pays fondateurs de l'Europe) et un bas-relief de CLAUDE ABEILLE appelé *L'Europe*. Avec ses 100 mètres et 31 étages, la Tour de l'Europe, bâtiment de verre, de béton et d'acier, le plus haut immeuble d'habitation d'Alsace, un marqueur de l'architecture de l'époque des Trente Glorieuses est la construction la plus emblématique de Mulhouse, maintes fois photographiée, admirée ou décriée a été classée Patrimoine du 20^e siècle.

Sa forme très particulière présente trois faces concaves, résolument tournées vers les trois pays. Son architecte de renommée internationale, le Mulhousien François Spoerry, les avait conçues comme le symbole de la rencontre entre la France, l'Allemagne et la Suisse, un quart de siècle après la fin de la Seconde guerre mondiale. L'immeuble en béton armé abrite aujourd'hui 229 logements et bureaux, répartis en deux-tiers de surfaces pour l'habitat et un tiers pour les lieux de travail, a précisé samedi Rémy Dantzer, syndic de la copropriété privée, qui met en exergue l'«entrée monumentale» et l'escalier suspendu en marbre.

■ exemple 3 : **La Filature**, centre culturel.

Fondée en 1883, la filature de laine peignée LAEDERICH et C^{ie} a fonctionné jusque dans les années 1960 avant de devenir une friche industrielle rachetée par la Ville de Mulhouse. Deux actions de la Société Laederich sont exposées dans le sas d'entrée de la Filature. Le projet de l'architecte Claude VASCONI résolument contemporain propose une salle de spectacles de 1200 places, une médiathèque et accueille aussi l'Orchestre symphonique de Mulhouse et l'opéra du Rhin. Inauguré en 1994 par H. KOHL et F. MITTERRAND.

■ **Les traces de la mémoire industrielle dans les rues de Mulhouse : Rue de la loi**

L'aventure textile mulhousienne démarre en effet en 1746, quand voit le jour la première manufacture de toiles peintes, rue de la Loi, en plein coeur de la ville. Elle a été créée par S. Koechlin, J.-H. Dollfus, J.-J. Schmalzer et J.-J. Feer. La présence d'un canal intérieur dérivé de l'Ill a joué un rôle majeur dans le choix du site.

Plus d'informations [ici](#)

Source : Panneau explicatif de la grande salle du CIAP de Mulhouse



■ **31 Grand Rue**

A été installée par GODEFROI ENGELMANN la première imprimerie lithographique de France en 1813. Chromolithographie expl. Les Manufactures du Haut-Rhin, 34 vues de l'artiste Jean Mieg publiées à partir de 1821.

■ **Cour de Lorraine** : 1981 : inscription de la façade, de la toiture et des escaliers.



Ancienne demeure noble, la propriété devient en 1726 celle des Thierry, une famille venue de Lorraine, d'où le nom de ce bâtiment. En 1754, Jean-Henri Dollfus, co-fondateur de la première manufacture de toiles peintes, achète la maison et lui donne probablement l'aspect que nous lui connaissons. Il y installe une manufacture de toiles peintes dans les dépendances. Par la suite, les entreprises textiles se succèdent, jusqu'à l'incendie de 1870. Cet élégant bâtiment, avec sa façade symétrique et son fronton percé d'un oculus, possède un très bel avant-corps central arborant de magnifiques décors sculptés. C'est notamment, au-dessus de la baie centrale du premier étage, la tête de Mercure, dieu du commerce, qui protège tout naturellement un bâtiment dédié à la production et au commerce, ainsi qu'au-dessus du porche, le mufle d'un lion. L'édifice est entièrement construit en grès rose, ce qui est rare à Mulhouse où le calcaire de Brunstatt domine. Le bâtiment est acquis par la Ville en 1876 pour y aménager une **école**, fonction qu'elle a toujours.

■ **Schloessle**

Maison à usage mixte, manufacture et habitation. Vouée à l'activité textile. N'ayant pas besoin de grands locaux spécialisés, les premières manufactures s'installent dans le noyau urbain médiéval. Elles investissent les anciennes maisons bourgeoises spacieuses avec cour ou s'y construisent de toute pièce. C'est le cas de la maison dite du Schloessle (petit château), construite en 1796 pour l'industriel Jean Ziegler. Un joli porche-cocher, encadré de pilastres, ouvre sur une arrière cour et sur deux portes qui donnent accès aux deux parties opposées du bâtiment. Comme la plupart des bâtiments industriels de l'époque, l'édifice faisait double fonction : habitat et industrie. D'abord usine d'impression sur étoffes, elle devient à partir de 1827 usine de gravure sur rouleaux, pour finir en imprimerie à la fin du XIX^e siècle.

■ **Ensemble Manufacturier du XVIII^e siècle**

Dernier quart du XVIII^e siècle. Construit sur l'emplacement de la cour noble des Fritschmann d'Illzach. Rue sainte Claire et rue de la Bibliothèque.

■ **Ancien poêle de la tribu des tailleurs**

L'immeuble date de 1564 et a été considérablement transformé au XIX^e et XX^e siècles. La corporation des tailleurs était la plus importante de Mulhouse avant la réunion de 1798.

■ **Pharmacie au Lys – Zur Lilie XVII^e siècle**

La Maison est répertoriée depuis 1464. Elle est entièrement remaniée en 1634. Pharmacie sans interruption depuis 1649.

■ **Poêle des Vignerons – Rebleute Zufthaus**

Façade du XVI^e siècle – Maison de la Corporation des Vignerons. La vigne a été jusqu'au XVIII^e siècle l'une des principales richesses de la ville

■ **Bibliothèque**

Maison de Maître à la fin du XVIII^e. Les ateliers d'indiennage se trouvaient en face, dans la cour de Thierstein (XVI^e siècle) aujourd'hui démolie.

Quelques dates-clefs pour la protection du patrimoine mulhousien :

- 1830** : nomination du premier inspecteur des monuments historiques
- 1837** : création de la commission des monuments historiques
- 1840** : publication de la première liste de monuments « classés »
- 1887** : loi sur la conservation des monuments et objets d'art
- 1898** : publication de la liste des monuments classés en Alsace (législation allemande)
- 1910** : loi sur la protection de l'image des sites (législation allemande)
- 1913** : loi sur les monuments historiques (décret d'application en 1924)
- 1919** : arrêté rendant applicable en Alsace et en Lorraine la loi de 1913
- 1927** : formalisation du deuxième degré de protection, l'inscription (le classement étant le premier)
- 1930** : loi sur les zones de protection
- 1943** : loi instaurant la notion de champ de visibilité des monuments historiques
- 1962** : loi sur les secteurs sauvegardés
- 1964** : mise en place de l'inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France
- 1983** : création des zones de protection du patrimoine architectural et urbain (ZPPAU)
- 1993** : transformation des ZPPAU en ZPPAUP (zones de protection du patrimoine architectural, urbain et paysager)
- 2010** : création des aires de mise en valeur de l'architecture et du patrimoine (remplaçant les ZPPAUP)

Source : *Brochure, Laissez vous conter Mulhouse. Les bâtiments prestigieux*, texte Caroline Delaine.

2. GESTES ET OBJETS REPRÉSENTATIFS DU TRAVAIL (INDUSTRIEL ET AGRICOLE)

■ À l'Écomusée

Expl. Jabloir, outil de tonnellerie de la famille des rabots qui permet de faire des rainures destinées à maintenir le fond du tonneau. Objet ayant appartenu à Alois, tonnelier, viticulteur d'Andlau fin 19^e siècle.



Expl. Atelier du potier de la maison de Soufflenheim. Maison de Théodore SIEGFRIED né en 1900. Nombreux objets y étaient réalisés avec l'argile prélevée dans la glaisière du village (droit consenti aux familles de potier au XII^e siècle par l'empereur Frédéric Barberousse et transmis de père en fils). L'atelier de poterie est une petite communauté composée de 5 à 10 personnes : hommes tournent, les femmes se chargent de la décoration. Motif par famille. En 1899, le train arrive à Soufflenheim, le père de Théodore sûr de pouvoir écouler sa production ajoute un atelier en brique à sa maison à colombage du XVIII^e siècle. La maison a été déplacée en 1994. L'activité s'est arrêtée en 1959. Caractéristique de Soufflenheim = la répétition des mêmes maisons dans la rue, d'où le choix muséographique d'installer à côté la maison de la famille Roth, provenant également de Soufflenheim dans laquelle est installé le charbon.

■ Au musée du papier peint de Rixheim

Des machines à imprimer du papier peint

Notes techniques :

(Source panneaux explicatifs du musée du Papier Peint à Rixheim, 2017). Contrairement à sa dénomination courante en France, le papier peint n'est pas peint ! Depuis le 18^e siècle, il est imprimé selon un processus d'abord artisanal, qui devient industriel avec la mécanisation au 19^e siècle.

L'usage du papier en rouleau fabriqué en continu, dans les années 1830, permet de mécaniser la confection du papier peint. Les machines à imprimer conçues à partir des années 1840 sont bientôt mues par la vapeur. L'augmentation de la production entraîne une diminution des coûts et à la fin du 19^e siècle, le papier peint est présent même dans les intérieurs modestes.

De nombreux procédés techniques permettent alors d'imiter presque tous les matériaux, le papier peint étant passé maître dans l'art du trompe-l'œil. Machines à imprimer de 1877 et 1881 pour comprendre la mécanisation des procédés : rouleau de papier, fonçage qui consiste à donner un fond de couleur au rouleau, impression d'abord à la planche de bois gravée en relief puis au cylindre, frappe de l'or, gaufrage, tontisse (= **flocage**).

La tontisse cherche à imiter l'aspect du velours ou à renforcer les effets de contrastes. L'ouvrier imprime à la planche un motif en utilisant un mordant (substance collante). Le rouleau de papier est placé dans un bac (appelé tambour), puis on saupoudre dessus de la poudre de fibre textile contenue dans un tamis. De jeunes ouvriers battent le fond du bac pour que la poudre vienne se coller aux endroits imprimés de mordant. Le bac présenté ici a déjà un système mécanique pour battre le fond, breveté par la manufacture Zuber en 1852. Ensuite, le papier est brossé pour éliminer la tontisse aux endroits non encollés et pour donner un sens au poil. Le motif peut être encore enrichi en réimprimant sur la tontisse, en la frappant ou en la brossant pour obtenir des effets de contrastes clair/foncé. La deuxième moitié du 20^e siècle a repris cette tradition, on parle alors de papier velouté ou **floqué**. Après avoir imprimé le motif avec une émulsion adhésive, on saupoudre des fibres textiles dans un champ magnétique. Un battage par dessous et une aspiration par dessus permettent la bonne répartition des fibres. Une cuisson au four transforme l'émulsion adhésive en pellicule plastique qui emprisonne la base des fibres comme les poils d'une brosse.

Mécanisation à partir de 1840.

Au début du 18^e siècle en Angleterre, un peu plus tard en France, on commence à rabouter les feuilles (les coller bout à bout) pour obtenir un rouleau (en général 24 feuilles, soit 10 m environ). À la même époque, les Anglais mettent au point le papier vélin qui, plus lisse, est employé pour les papiers peints de luxe. Bien qu'une machine à fabriquer du papier en continu soit inventée en 1798, il faut attendre encore trente ans avant que le procédé soit adapté à la fabrication des rouleaux pour le papier peint. C'est la manufacture Jean Zuber & C^e qui dépose un brevet en 1830 sur cette amélioration, et elle l'introduit dans sa production à partir de 1832. Dans les années 1840, on sait fabriquer du papier à partir de cellulose extraite de pulpe de bois mais le papier, contenant de la lignine, jaunit rapidement et les traitements chimiques le rendent acide et friable. À partir de la deuxième moitié du 20^e siècle, les processus de fabrication sont mieux maîtrisés. Il existe actuellement trois types de papier peint sur le marché : le papier, le vinyle et l'intissé. Le vinyle, apparu dans les années 1960, est composé d'une impression pelliculée de PVC sur un support papier, il est recommandé pour les pièces d'eau et les cuisines car il résiste à l'humidité et est lessivable. Plus récent, l'intissé est un support non tissé (fibre polyester) revêtu d'un couchage papier ou d'une induction vinyle. Pour le poser, on encolle le mur et non le papier, ce qui en facilite l'utilisation. Les rouleaux de papier peint peuvent être produits en 53, 70-73 ou 106 cm de large et ont une longueur de 10,05 m. On parle en papier peint de

couleur pour désigner la matière colorante qui est constituée de trois éléments : le pigment, le liant et l'épaississant. Le pigment (qui donne la teinte) est d'origine minérale, végétale ou animale. On peut citer entre autres la garance, le bois de pernambouc, le pastel, la cochenille, la terre d'ombre... La mise au point en 1856 du premier colorant synthétique, la mauvéine, permet de faciliter la fabrication des couleurs et d'en élargir les gammes. Dans le cas de couleurs à la détrempe, le plus fréquent, le pigment est délayé à l'eau puis additionné d'un liant qui peut être une colle animale, végétale ou synthétique. On ajoute encore un épaississant sous forme de craie (blanc de Champagne) ou de roche (blanc de Meudon) réduites en poudre afin d'obtenir une pâte opaque. La couleur peut aussi être une encre à base de solvants ou d'eau, ce qui est de plus en plus fréquent aujourd'hui.

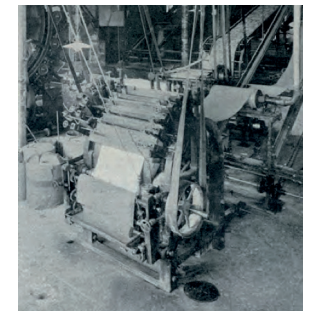
Dans une manufacture, c'est le coloriste qui met au point les couleurs dans ce qu'on appelle la cuisine, par une combinaison de chimie empirique et de savoir-faire transmis de génération en génération.



Cuisine à couleurs, manufacture Zuber & C^e, Rixheim, années 1980.

Le papier doit recevoir une couleur de fond uniforme avant l'impression des motifs. Traditionnellement, un mélange de colorant et de colle est appliqué en deux temps : on passe d'abord une brosse longue sur toute la surface, puis on égalise avec une brosse ronde maniée dans un mouvement circulaire. Ensuite le papier est séché sur un étendoir. Des techniques complémentaires peuvent être mises en oeuvre : le lissage (en polissant par l'arrière), le satinage (en brossant la surface avec du talc pour la rendre brillante). Toutes ces opérations sont mécanisées à partir des années 1830. Aujourd'hui, la couleur de fond est imprimée par le premier rouleau de la machine d'impression. Plus rarement, on peut choisir de laisser le papier de fond apparent, au 18^e siècle pour imiter les papiers chinois ou la toile imprimée, aux 19^e et 20^e siècles surtout pour diminuer le coût de production.

Fonceuse dans l'atelier de la manufacture J. Zuber & Cie, Rixheim, illustration tirée de *L'Histoire documentaire de l'industrie de Mulhouse et de ses environs au XIX^e siècle*, Société industrielle de Mulhouse, Mulhouse, 1902, p. 563.



L'impression manuelle.

On imprime successivement toutes les couleurs d'un motif à raison d'une planche par couleur. L'imprimeur prend de la matière colorante dans le bac à sa droite (appelé châssis à couleur, il est rempli d'eau, tendu toile imperméable puis couvert d'un feutre sur lequel on étend la matière). L'ouvrier pose la planche sur le papier, puis exerce une pression dessus avec un levier. Il applique la même planche sur toute la longueur du rouleau puis le fait sécher. Il doit faire attention à la « marche des couleurs », c'est-à-dire l'ordre d'impression des couleurs déterminé par le dessinateur et le graveur. Le séchage entre chacune des couleurs permet leur superposition. L'impression à la planche disparaît presque totalement après la Première Guerre mondiale, elle est aujourd'hui réservée à une toute petite partie de la production.

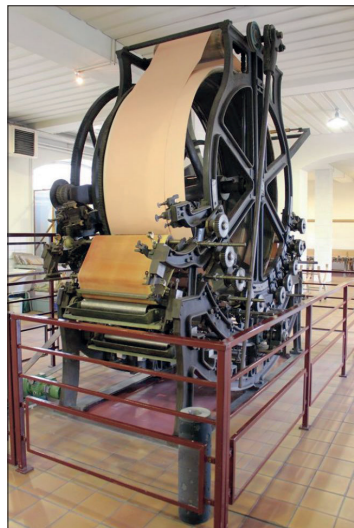
L'impression à la machine.

Progressivement dans les années 1830-1840 est mise au point la machine à imprimer avec des rouleaux gravés en relief. La manufacture Jean Zuber & C^{ie} acquiert à Manchester en 1850 une machine à six couleurs qui est la première en France entraînée à la vapeur. Elle achètera dans la seconde moitié du siècle cinq autres machines.

Dans la salle principale (entrée du musée) sont présentées différentes machines à imprimer avec des rouleaux en relief provenant des anciens ateliers de la manufacture J. Zuber & C^{ie} :

- une 12 couleurs (au milieu),
- une 16 couleurs (devant la fenêtre).

La 12 couleurs a été achetée en 1877 à l'entreprise Waldron & C^o, à New Brunswick (New Jersey, USA). On remarquera en particulier le tambour fondu en une seule pièce. Elle permettait de fabriquer 300 rouleaux à l'heure ! La 16 couleurs a été fabriquée dans l'entreprise Ferdinand Flinsch à Offenbach près de Francfort (Allemagne) et installée en 1890 dans un atelier spécialement construit pour elle, et aujourd'hui détruit.



Salle technique et La machine 12 couleurs — Musée du Papier peint, Rixheim, France.

La gravure des rouleaux.

Comme pour l'impression à la planche, le motif est décomposé, à raison d'un rouleau par couleur. Le graveur procède ainsi : il reporte le dessin en marquant les contours sur du papier gras, enduit celui-ci de poudre noire et le presse sur le rouleau : les contours apparaissent en foncé. Puis il peint en rouge les zones correspondant à la couleur qu'il veut traiter. Il enfonce dans le bois des lamelles de laiton pour former les contours des motifs, et une autre personne les garnit ensuite de feutre (on parle de **chapeautage**).

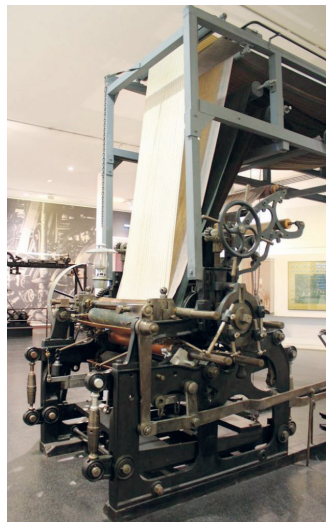


Ce feutre absorbe la couleur et la dépose sur le papier sans bavure.

Au musée de l'impression sur étoffes Objet emblématique : la Machine Koechlin

La machine Koechlin à 4 rouleaux prend quasiment toute la largeur et la hauteur de la salle consacrée aux techniques du XIX^e siècle. Cette invention mulhousienne, datant de 1853, on la doit aux ateliers André Koechlin et Compagnie, qui deviendront plus tard la SACM. Elle perfectionne ainsi une technique d'impression à partir d'un rouleau de cuivre gravé en creux mise au point par l'Écossais Thomas Bell un demi-siècle plus tôt. « Cette machine dispose d'un moteur à vapeur qui permet de

découper les rendements et de quatre rouleaux qui vont permettre d'imprimer quatre couleurs différentes », explique Céline Dumesnil, adjointe de Direction au MISE. Autre innovation : la machine est équipée sur l'arrière d'un radiateur géant qui permet de faire sécher les toiles. De quoi gagner encore en productivité !



Au musée Électropolis

La collection du musée comporte de nombreux appareils et instruments scientifiques : appareils de mesure et d'expérimentation du domaine électrique.

Les applications industrielles de l'électricité sont aussi présentes dans la collection. Le musée s'attache principalement à collecter et conserver l'immense patrimoine industriel lié à la production et au transport de l'électricité, depuis la naissance progressive du réseau français au début du XX^e siècle. Sont notamment conservés le patrimoine lié à EDF et aux anciennes sociétés qui l'ont précédé avant 1946, ainsi que des objets caractéristiques des métiers de l'électricité.

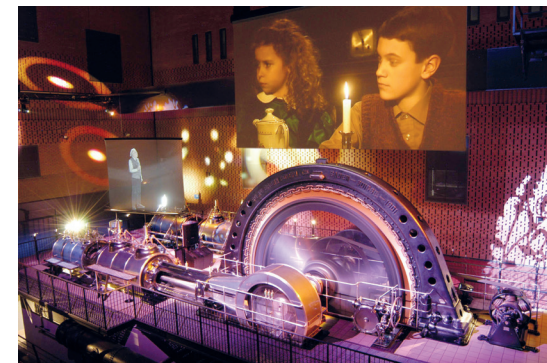
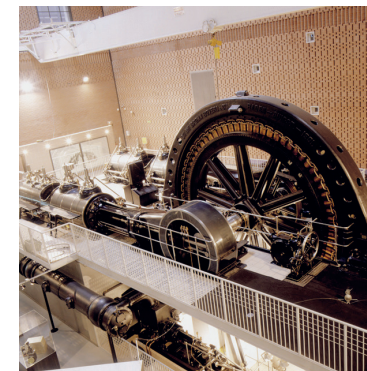
Source : [ici](#)

Objet emblématique : la Grande Machine

La «Grande Machine» c'est le surnom de la pièce maîtresse du Musée Électropolis : groupe électrogène à vapeur qui fournit de 1901 à 1947 en électricité la filature DMC de Mulhouse dans un bâtiment situé dans l'enceinte de l'usine. Constitué d'un alternateur BBC (Brown Boveri et C^{ie}) actionné par une machine à vapeur Sulzer, ce monstre de 170 tonnes de fonte, d'acier et de cuivre alimentait en électricité, avec une puissance de 900 kilowatt pour une tension de 400 Volt, les établissements DMC. La roue mesure 6 m de diamètre.

Pour que fonctionne à nouveau ce véritable témoin du patrimoine industriel mulhousien, 20 000 heures de restauration ont été nécessaires.

Dès 1987, le public a pu admirer cette machine au sein du musée créé pour lui servir d'écrit (dans un cube de 25 m d'arête). Une machine qui doit être entretenue et huilée régulièrement tandis qu'au-dessus défilent les images d'un film racontant l'histoire d'une famille ouvrière.



■ Objet emblématique de la Cité du train : la locomotive Crampton n°80

La locomotive Crampton n°80 est une locomotive à vapeur emblématique de la révolution industrielle. Une « icône du rail » qui a réalisé la première liaison commerciale entre Paris et Strasbourg en 1852. « On est aux prémices du chemin de fer et pourtant cette locomotive est déjà techniquement élaborée puisqu'elle pouvait rouler jusqu'à 120 km/heure », informe Sylvain Vernerey, directeur de la Cité du train. Inventée par l'ingénieur anglais Thomas Crampton, elle est dotée d'un seul essieu moteur d'un diamètre de 2.30 mètres placé à l'arrière et fait l'objet d'une fabrication à grande échelle pour le marché français. Cette star du rail a roulé presque 2.5 millions de kilomètres jusqu'en 1914, puis a servi pour des commémorations ou pour des films. Autre fait d'armes, en 2007, elle a circulé en parallèle du TGV sur la ligne Est reliant Paris à Strasbourg.

1857 achèvement ligne Mulhouse-Paris, 1839 Mulhouse-Thann avec le Napoléon de Nicolas Koechlin



Photo © Sandrine BAVARD

■ Écomusée textile de Wesserling

L'écomusée textile de Wesserling a pour objectif de faire revivre les métiers de l'industrie textile, de la fin du 18^e au début du 19^e siècle à travers un son et lumière des métiers du textile et des visites théâtralisées.



« 7 saynètes retracent tout le processus de fabrication d'une indienne (coton imprimé). Du filage au comptoir de vente, en passant par le tissage, la teinture, le cabinet du dessinateur, la gravure et l'impression à la planche, toutes les étapes sont expliquées de façon vivante et théâtralisée par une équipe d'animateur spécialement formée à la transmission de ces savoir-faire. »

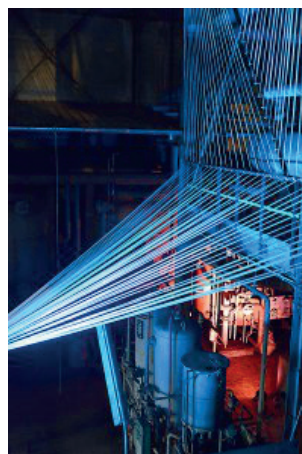
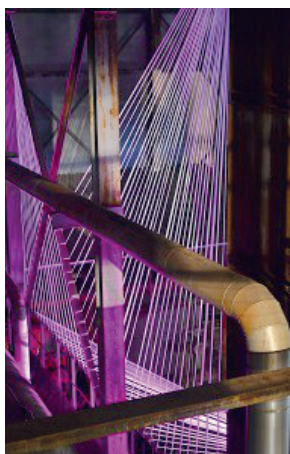
Site internet du parc de Wesserling

Objet emblématique : la Grande Chaufferie

« Cette ancienne centrale thermique, lieu de production d'électricité, de vapeur et d'eau chaude qui permettait d'alimenter l'ensemble de l'usine, offre un cadre atypique et surprenant pour l'oeuvre géante des étudiants. Disparue pour l'essentiel, elle hébergeait trois chaudières plus deux autres jumelles et contenait entre autres une turbine Alsthom, nécessaires à l'alimentation énergétique de l'ensemble du site industriel de Wesserling. »

La nouvelle centrale thermique en tôle, construite en 1962, est équipée d'infrastructures d'approvisionnement : une rampe et un parc à charbon (devenu aujourd'hui parking). C'est au moment de sa construction qu'ont été démolis les restes de l'ancienne usine à étages et sa cheminée. Cette centrale, construite dans un souci d'autonomie électrique, était à l'origine équipée de trois gigantesques chaudières à charbon Alsthom. Deux autres chaudières au fuel ont été rajoutées en 1972. La centrale a cessé son activité au début des années 1990 mais les trois chaudières à charbon sont toujours en place.

Ce bâtiment est en cours de réhabilitation. Il deviendra un espace muséographique et est aujourd'hui un lieu d'expression artistique et d'exposition dédié à l'art contemporain comme en témoigne le projet Vortex-062, (en référence à 1962, date de construction de la Grande Chaufferie), une oeuvre textile géante réalisée par le collectif Vortex-X et installée dans la Grande Chaufferie.



« Le Vortex-X est un tissage de matières recyclées de l'industrie qui utilise différents supports pour créer des oeuvres éphémères. Ces interventions artistiques, qui se déroulent dans des lieux publics thématiques l'upcycling: Elles ont pour but d'attirer l'attention sur la réutilisation des déchets de l'industrie dans une

démarche écologique. » « L'association Vortex-X, autour de l'éco-designer Gérard Dumora et des membres du collectif, prépare un voyage initiatique pour valoriser l'upcycling: à chaque étape du voyage un Vortex-X sera tissé dans un lieu public ou privé, en partenariat avec les acteurs locaux. »



Source des photos : site internet du parc de Wesserling

Point sur le vocabulaire formel ou ornemental :

SHEDS = ANGLICISME, toiture à redents partiels, en dents de scie formée d'une succession de toits à deux versants de pente différente, le plus court étant en général vitré, couvrant un atelier industriel.

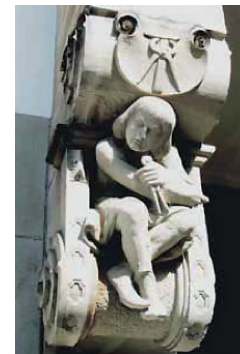
Des lanterneaux sortes de serres vitrées permettant l'aération peuvent surmonter les sheds. Les plus anciens en France = ceux de l'usine métallurgique de l'Alliance de 1860 mais ateliers textiles déjà couverts en Alsace (cf. Frédéric PILLET, « Les sheds, introduction et développement dans l'architecture de l'industrie » in L'Architecture industrielle en France, CILAC n° 50, juin 2007).

SIMON EDELBLUTTE, *Paysages et territoires de l'industrie en Europe : héritage et renouveaux*, Ellipses, 2010.

Notes. Restaurant et concept bio à Kingersheim, les Sheds, dans une ancienne usine textile reconverte en restaurant, magasin bio...

■ Autre piste : Les traces de la mémoire du travail dans les rues de Mulhouse exemple : Ancienne école de technique d'apprentis

Aujourd'hui centre de formation des apprentis rattaché au lycée Roosevelt. Enseigne Apprenti et compas, imaginé par E. Schimpf (1905), architecte de la cité-jardin du Stockfeld. Console présentant un apprenti en costume médiéval, blason sculpté d'outils.



■ Murs en trompe l'œil qui racontent le patrimoine de la ville, une particularité mulhousienne mise en valeur par l'exposition organisée au CIAP : *Explorateurs. Mulhouse les murs peints, toute une histoire.*

Chimie, avenue Kennedy, sur le mur de l'ancienne école de Chimie, Daniel Dyminski a symbolisé la cathédrale de la science, mêlant le vrai et le faux, les couleurs vives contrastant avec le gris pour rappeler que Mulhouse était spécialisée dans l'étude des colorants.

Bugatti, 33 rue J. PREISS. Toile peinte au préalable puis collée sur le mur. Dessin représentant une Bugatti filant à toute allure.

J. MIEG, cour des chaînes, le fondateur de la première manufacture d'impression sur étoffes à Mulhouse. Fresque de Fabio RIETI, 1992.

Murs peints place de la Réunion, (1, 2, 7 et 9) : poêle des tailleurs que l'on reconnaît à leurs ciseaux.

Porte-drapeau au 7 rue des couvents, fresque du peintre Ernest MEICHLER qui représente un banneret ou garde suisse mulhousien du 18^e siècle car à cette époque de nombreux contingents de Mulhousiens étaient régulièrement fournis à la Suisse. Dans le même esprit, au 23 rue du couvent, le banneret, représentation de Christian GEIGER, en 1996.

Le Werkhof, mur entièrement peint sur une hauteur de 3 mètres rappelle que le site abritait autrefois l'ancienne caserne des pompiers. Clin d'œil à la modernité par la reproduction de la verrière qui se trouve cour des maréchaux. Les différents musées mulhousiens sont aussi évoqués sur ce mur.

El Sembrador, le semeur en français, œuvre monumentale de 160m² du chilien INTI commandée par la ville de Mulhouse dans le cadre d'une opération de rénovation porté par l'association mulhousienne Epistrophe en 2014, qui représente un semeur. Les tissus qui composent la tenue du personnage présentent des motifs particuliers et sont inspirés de collections du musée de l'impression sur étoffes.

Gas owl, transformateur électrique complètement décoré de hiboux et de rouille, est l'œuvre de l'artiste Jean LIMHOF pour le projet de peinture du Noumatrouff (15 rue Gutenberg).

3. LA MÉMOIRE SOCIALE

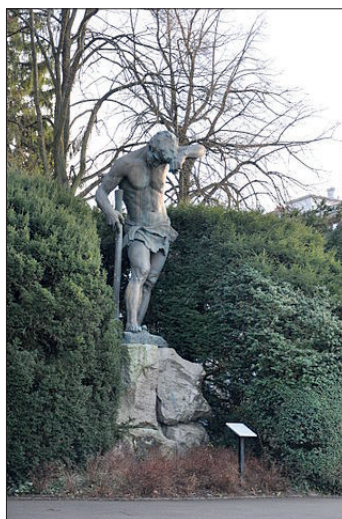
Les artisans, les ouvriers ne sont pas oubliés eux qui constituent ce que l'on peut qualifier de mémoire sociale, mémoire vivante du travail.

■ Quelques pistes de travail là aussi : *Schweissdissi*

Littéralement « l'homme qui sue » : statue monumentale en bronze de Frantz BEER (1905) de 5,6 mètres et de 4500 kg. Installé en 1906 place de la Réunion, entre le temple et l'hôtel de ville, par la municipalité socialiste de l'époque Emile Kaiser qui voulait rendre hommage au prolétariat mulhousien. Il surmontait la nouvelle fontaine et devait remplacer l'ancienne sculpture. Cette sculpture commandée par la Suisse à l'artiste autrichien devait être placée à l'entrée du tunnel du Lochsberg, mais, une fois réalisée, elle fut refusée. Le maire pensait faire une bonne affaire, mais la nudité et les fesses choquèrent les habitants et surtout les paroissiennes du temple qui obtinrent qu'il fut déplacé dès le 14 septembre 1909 dans le jardin d'horticulture du Tivoli au Rebberg grâce à un don de 5000 marks de la Société Industrielle de Mulhouse qui aida la ville à dégager de la place. Les fesses furent tournées vers les arbres. La statue faillit disparaître durant la Seconde guerre mondiale car réquisitionnée par les Allemands, mais le bronze étant de mauvaise qualité, la statue échappa à la destruction et fut réinstallée au Tivoli en 1950.

Perçu comme un hommage au dur travail du prolétariat mulhousien, il représente pourtant un laboureur s'essuyant le front, fatigué par l'effort.

Sources : M.-C. VITOUX, « *Le Schweissdissi, entre mythe et réalité* » Annuaire historique de Mulhouse, 2013.



Le sculpteur Yves Carrey a créé en 2006 une version contemporaine de la célèbre statue, faite de matériaux de recyclage (pièces de mécanique automobile d'une société de recyclage de matériaux et de vieux outils provenant du bric à brac personnel de l'artiste) et représentant un soudeur assis sur son poste à souder au chômage du fait de la fermeture des sociétés industrielles. Le mot *Schweissen* signifie à la fois suer et souder en allemand. L'hommage au labeur, travail est resté intact. Cette œuvre est installée à la porte Jeune, près du centre historique de Mulhouse.

■ La mémoire des ouvriers

À travers la photographie : *1 rue de la Fonderie* livre de photographies réalisé par **Didier Cambon** dans l'usine de la SACM en 1995.



Nombreuses photographies conservées montrant des ouvriers au travail, par exemple à Wesserling.

Source [ici](#)

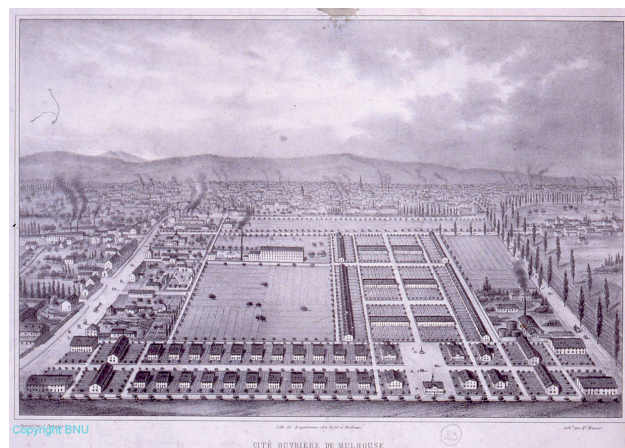
■ Les lieux de la mémoire sociale (habitat industriel et bourgeois) : Le Nouveau Quartier 1986 : inscription des façades et toitures

Le Nouveau Quartier, construit à partir de 1827 à l'extérieur de la vieille ville, est celui des industriels qui ont réussi et qui se séparent du reste de la population. Le projet est confié à deux architectes strasbourgeois J.-G. Stotz et F. Fries. Ils établissent un plan en éventail avec des rues convergeant vers une place semi-circulaire (actuelle place de la République) et au centre, un jardin triangulaire, privé à l'origine. Pour le bâti, ils s'inspirent à l'évidence de la rue de Rivoli à Paris, créant des immeubles comprenant au rez-de-chaussée une galerie bordée d'arcades et, au premier étage, un balcon devant des fenêtres rigoureusement alignées. Tout en équilibre et en sobriété, cet ensemble de style

Empire inspiré du néo-classicisme italianisant, unique en Alsace, est remarquable. L'élégant bâtiment qui ferme la place de la Bourse est celui de la Société Industrielle de Mulhouse créée en 1826 et rassemblant les industriels, *Herren Fabrikanten*, qui mettaient en commun leurs connaissances dans un but d'innovation constante. A proximité de cet ensemble résidentiel, se constitue également le nouveau quartier des affaires. La voie centrale a été récemment baptisée allée de la Parfaite Harmonie, nom de la loge maçonnique mulhousienne pour rappeler le rôle qu'ont joué les Francs maçons dans la création de la SIM et le développement industriel, économique, culturel et social de Mulhouse. La forme triangulaire du square est un symbole maçonnique.



À côté du Nouveau quartier, symbole des industriels de la première génération, la Cité, symbole des industriels de la seconde génération aux préoccupations philanthropiques et sociales, constitue la réalisation urbanistique la plus importante du XIX^e siècle mulhousien. Elle apporte une réponse au manque de logements pour les ouvriers, contraints de résider loin de leur travail. En 1853, Jean Dollfus fonde la **Société mulhousienne des cités ouvrières appelée SOMCO**, toujours en activité et qui commence immédiatement la construction de logements.



La cité est construite sur des terrains agricoles inondables au nord-ouest de la ville. Cet espace est asséché grâce au percement d'un canal de décharge de l'Ill, achevé en 1846. Tout autour sont installées plusieurs usines importantes, surtout textiles (filatures, tissages, usines d'impression sur étoffes). L'emplacement présente deux inconvénients pour les futurs habitants : les fumées des usines et la remontée des eaux dans les caves, en cas de fortes pluies.

Le projet financier est un modèle du genre. Pour la première fois est mise sur pied, pour les ouvriers, une politique d'accession à la propriété. Un système de location-vente doit permettre à des familles ouvrières d'accéder, après une période de treize à quinze ans, à la propriété de leur maison. À une époque où la nourriture absorbe les deux-tiers des salaires, il est néanmoins difficile de consacrer 17% de son budget au logement.

La cité est construite selon un plan orthogonal où les rues et les passages – ces derniers sont de ruelles de 2,50 mètres de largeur – se coupent à angle droit.

Initialement, une grande place centrale était prévue pour divers équipements, à savoir des commerces, des bains et lavoirs. Elle a cependant été réduite et c'est actuellement un espace vert avec jeux pour enfants. Deux types de parcelles sont délimitées pour les maisons, l'une allongée, l'autre carrée, en fonction des types de maisons. Les plans de la Cité sont dressés par l'ingénieur Émile Muller. S'inspirant du cottage anglais présenté lors de l'Exposition Universelle de Londres en 1851, les promoteurs écartent l'habitat collectif au profit de la maison unifamiliale, dotée impérativement d'une cave et d'un jardin. 1243 maisons sont construites, sous trois formes principales : les maisons en bandes contigües (dos à dos) avec jardin devant la maison, les maisons en bandes entre cour et jardin et les maisons carrées divisées en quatre unités avec entrées individuelles et jardins (**le fameux « carré mulhousien »**).



Unique en Europe par sa précocité, son innovation dans la forme du bâti et surtout la possibilité d'accession à la propriété, la cité ouvrière de Mulhouse a servi de modèle à de nombreuses autres cités, en France et ailleurs... Les clôtures historiques utilisaient des cerclages de balles de cotons alimentant l'industrie textile mulhousienne.

La deuxième cité ou nouvelle cité est construite à partir de 1856, à l'ouest du canal de décharge sur 55 hectares : 660 logements jusqu'en 1870 puis 383 dans les trois décennies suivantes. Les maisons sont de deux types seulement : les maisons adossées en bande et le carré, un grand carré regroupant quatre petits carrés, donc quatre logements. Ce dernier type de logement est plus petit que dans la première cité : 46 m² contre 50 m², soit une petite cuisine et une salle de séjour au premier niveau et deux chambres à l'étage.

Les prix des maisons ont augmenté car les terrains et les matériaux sont plus chers, ainsi que le coût de la main-d'œuvre : on estime que les salaires dans le bâtiment ont augmenté de 30 à 40% pendant le Second Empire (1852–1870). La cité s'agrandit encore à l'époque du Reichsland, entre 1871 et 1918. Cependant, jusqu'en 1876, aucune maison n'est construite car des entreprises ont fermé et beaucoup d'ouvriers ont émigré.



Pavillon pour quatre ménages. Dessin, d'après photo, de Lancelotti, Collections [Archives municipales de Mulhouse](#)

La cité compte alors 6 551 habitants, soit plus de 11% de la population de Mulhouse distribuée dans 920 logements unifamiliaux (soit environ sept personnes par logement).

On peut trouver les chiffres de cette enquête dans l'un des livres que consacre l'historien Stéphane Jonas à la cité ouvrière de Mulhouse. Il reprend lui-même les chiffres d'une enquête diligentée par la SIM, et conduite par Frédéric Engel-Dollfus, gendre de Jean Dollfus, patron de DMC et principal actionnaire de la SOMCO.

Les chiffres sont répartis en trois ensembles : la première cité avec 200 maisons, la deuxième avec 720 maisons, et le total. Les ouvriers représentent les deux-tiers des habitants de la cité. Ils se partagent à peu près également entre ouvriers non qualifiés et ouvriers qualifiés. Aussi, les maisons de la cité ne sont pas réservées aux ouvriers les mieux payés. Les autres maisons sont occupées par le personnel d'encadrement des usines, depuis le contremaître qui supervise le travail d'une équipe jusqu'à l'ingénieur (126 logements), également par des artisans et de petits commerçants (119 logements), enfin par la petite bourgeoisie et quelques divers (58 logements) : respectivement 13,7%, 13% et 6,3% du total des 920 maisons.

À noter :

La nouvelle exposition du CIAP sera consacrée à la cité ouvrière de Mulhouse d'hier et d'aujourd'hui à travers des photographies

L'église Saint-Joseph

Construite entre 1880 et 1882 sur le terrain donné par Jean Dollfus. Œuvre de l'architecte Jules Scherr, elle présente plusieurs particularités :

sa structure métallique visible à l'intérieur de l'édifice rappelle aux ouvriers leurs ateliers d'usine ; son absence de parvis leur interdit de s'attrouper après la messe



Sources des photos :
© Michel Charbonnier pour l'OPR (Observatoire du Patrimoine religieux)

L'école Thérèse

Elle est construite en 1905 par l'architecte municipal Joseph Trumm, projet modifié par le remplacement de croupes brisées par des pignons à redents et ajourés et achevée en 1905 ; une tourelle avec horloge a été supprimée à une date inconnue. Cette école de style néo-renaissance ne ressemble à aucune autre. L'architecture soignée, avec ses décors sculptés représentant des allégories du travail et de la sagesse, rompt avec l'uniformité d'antan. Ultramoderne pour l'époque, elle traduit le nouveau regard porté à l'enfant et à son éducation : salles de dessin, de chant, de gymnastique, chauffage central, éclairage électrique. L'école Thérèse représente aussi un changement dans la structure scolaire : désormais les écoles de quartiers assurent l'intégralité de la scolarité et plus seulement les premières années.



Le Rebberg

Situé au sud de la ville, le quartier du Rebberg témoigne de la réussite des industriels. Initialement lieu de villégiature, il devient le quartier résidentiel par excellence qui, à partir des années 1850 mais surtout des années 1885, voit éclore nombre de maisons de maîtres, maisons qui prennent peu à peu

la place du vignoble. Ce quartier présente une diversité architecturale remarquable, avec diverses influences régionalistes (Touraine, Landes, Bourgogne..) qui côtoient des styles néo-renaissance, néo-classique, Tudor, ou même néo mauresque.

Source [ici](#)



Fête du patrimoine industriel

Juillet 2017 — 9^e édition du patrimoine industriel

Avec pour Mulhouse, la participation de la cité du Train, de Wesserling écomusée textile, du musée Electropolis.

« Cette année, le château de Wesserling sera mis en valeur au fil d'une exposition au Musée textile de 10h à 18h et deux visites guidées qui permettront de redécouvrir le patrimoine industriel de Wesserling à travers ces bâtiments emblématiques, dont le château, à 11h et à 15h.

- Des démonstrations réalisées par des professionnels du textile et du dessin : Jean-Marie Bobenrieth et Margot Ott, auront lieu au Musée textile de 14h à 17h.

- Pour redécouvrir l'impression textile, des ateliers pour petits et grands seront proposés entre 13h et 14h30, puis de 16h30 à 18h dans le Musée textile.

- Les explorateurs pourront ensuite s'aventurer dans la Grande Chaufferie au cours d'expéditions guidées à 11h, 15h et 17h. Ils y feront la rencontre de Monsieur Nilly de 14h à 16h, qui a travaillé pendant de nombreuses années dans ce lieu emblématique du Parc de Wesserling. »

Plus d'informations [ici](#)

